

## Etat de l'Industrie dans le Département de l'Aisne entre 1869 et 1880, comparé à l'état actuel

---

Le bâtiment des archives départementales de l'Aisne a été bombardé en juin 1944 et une partie des collections qu'il conservait a été détruite. Si, heureusement, presque toutes les archives anciennes de 855 à 1800 ont été sauvées, tous les documents, versés par la Préfecture de l'Aisne entre 1800 et 1920 environ, ont disparu. Pour reconstituer ces collections perdues, le service des archives de l'Aisne a entrepris, depuis deux ans, de microfilmer les documents les plus intéressants concernant le département de l'Aisne au XIX<sup>e</sup> siècle, conservés aux Archives Nationales à Paris. Ces documents y avaient été versés par les différents ministères. C'est ainsi que nous avons pu microfilmer la liasse cotée F 12 4479 b où se trouvent des rapports trimestriels de la Chambre de Commerce de Saint-Quentin au Préfet, et des rapports trimestriels de celui-ci au ministre de l'Intérieur sur la situation industrielle du département de 1869 à 1885.

Alors que les rapports de la Chambre de Commerce sont de simples considérations sur la situation de l'industrie, presque sans aucun chiffre, ceux du Préfet se présentent sous la forme de très intéressants tableaux statistiques. Mais, malheureusement, ces derniers ne commencent qu'en 1876 et ne sont détaillés qu'à partir de 1880.

On peut compléter ces rapports trimestriels par d'autres rapports annuels émanant de la Chambre de Commerce, imprimés avec les délibérations du Conseil Général de l'Aisne. Ces rapports ont donné lieu parfois à d'intéressantes discussions dans ce Conseil, comme en 1869.

Pour comprendre ces rapports et discussions, il faut donner ici un bref résumé de l'histoire de l'industrie et du commerce en France entre 1860 et 1892.

Au point de vue commercial, cette époque est marquée par le libre échange entre les pays d'Europe. Jusqu'à 1860 le régime douanier français était le protectionnisme. Mais, à partir de cette date, toute une série de traités de commerce avec la Grande-Bretagne d'abord, puis le Zollverein (Union douanière) allemand, la Suisse, la Belgique, l'Italie établirent un régime de libre échange entre la France et l'Europe occidentale. Ce

régime se heurta à de grandes résistances de certains industriels, principalement des fabricants de tissus de coton et des métallurgistes. Par contre, d'autres industriels, comme les soyeux de Lyon s'y montrèrent très favorables. Il en était de même des imprimeurs de tissu alsaciens pour lesquels on permit l'importation temporaire de tissu en franchise. D'autres industries, sans profiter du libre échange, n'en souffrirent pas : tel est le cas de l'industrie de la laine. Pour cette industrie, la consommation double de 1869 à 1900 et l'exportation, de 1869 à 1907, s'élève de 9 millions de kilogrammes à 37.

En tout cas, ces traités facilitèrent énormément le développement du machinisme industriel et la concentration des industries qui commençaient à se faire : en effet, les industriels durent moderniser leur matériel pour lutter contre la concurrence étrangère et les grosses entreprises se défendirent mieux que les petites qui disparurent.

Les adversaires du libre échange ne réussirent qu'en 1892 à augmenter de 80 % les droits d'importations.

Cependant le machinisme et la concentration industrielle se développèrent différemment suivant les industries : le machinisme est assez avancé dans la filature de coton dès la fin du second Empire, mais dans le tissage du coton, par contre, les métiers à bras sont 200.000 en 1867 contre 80.000 métiers mécaniques. Il en est de même pour l'industrie de la laine qui est encore moins mécanisée que celle du coton.

De même, s'il y a concentration dans la filature, il existe encore dans le tissage, surtout dans celui de la laine, beaucoup d'industries domestiques et rurales à la fin du second Empire. Des commerçants des villes fournissent les filés à des tisserands qui travaillent en chambre à la ville et surtout à la campagne, principalement pendant la morte saison pour l'agriculture. Les tisserands rendent aux commerçants des produits fabriqués. C'est le mode d'artisanat rural du XVIII<sup>e</sup> siècle qui se continue.

Après 1870, le tissage mécanique fait de grands progrès dans l'industrie cotonnière : en 1900, il y a 100.000 métiers mécaniques contre 30.000 métiers à bras. L'industrie lainière elle-même se mécanise, même dans le tissage ; enfin, l'industrie linière suit le mouvement.

La concentration industrielle s'étend également de plus en plus, même dans le tissage. A Elbeuf, par exemple, le nombre des fabriques de draps passe de 57 en 1882 à 84 en 1889.

Mais encore, au début du XX<sup>e</sup> siècle, bien des métiers, surtout les métiers de finissage, sont encore pratiqués dans de petits ateliers : fabrications de dentelle, lingerie, confection.

Il y a eu mécanisation et concentration dans les autres industries comme l'industrie sucrière. Il y avait 465 fabriques en 1869 ; en 1901, il n'en subsiste que 332. Dans les industries chimiques surtout, il y a une forte concentration par suite des avances qu'il faut faire pour des recherches souvent improductives pendant de longues années.

Evidemment, la métallurgie est à la pointe de la mécanisation et de la concentration, mais comme nous le verrons plus loin, l'industrie métallurgique est d'introduction récente et même très récente dans le département. Pour l'époque qui nous intéresse elle y était presque inexistante, alors que, maintenant, elle arrive au premier rang et distance nettement l'industrie textile.

Par suite de l'extraordinaire développement de la production consécutive au développement du machinisme et à la concentration, les prix des produits manufacturés baissèrent énormément, beaucoup plus que les prix des matières premières. La consommation augmenta énormément.

Il y a, sous la troisième République, une autre conséquence de la mécanisation et de la concentration, c'est l'amélioration de l'organisation commerciale. Sous le Second Empire, la France se procurait sa laine en passant par le marché de Londres. Vers 1880, elle commence à s'adresser directement aux pays producteurs de l'hémisphère austral.

L'industrie traverse quelques crises et des périodes de dépression. La plus importante de ces crises est celle que subit l'industrie cotonnière à la suite de la Guerre de Sécession aux Etats-Unis de 1861 à 1865. La conséquence s'en est fait sentir encore bien après la guerre.

Voici maintenant la répartition des industries en France à cette époque. On distinguait quatre grandes régions industrielles à peu près comme maintenant : la région parisienne, le nord, l'est et la région lyonnaise.

Le département de l'Aisne, surtout par sa partie nord, est à rattacher au groupe des industries du nord. Il arrivait au 13<sup>e</sup> rang pour le nombre des personnes employées dans l'industrie et le chiffre des affaires.

Pour les industries textiles, les manufactures sont encore assez dispersées mais elles ont tendance à se localiser au nord d'une ligne Cholet-Belfort et à circonscrire trois régions pilotes : Normandie, Nord, Alsace. Le coton est surtout travaillé en Alsace jusqu'en 1871, dans le Nord et en Normandie. Les grands centres de l'industrie de la laine sont Reims, Roubaix et Elbeuf.

\*  
\*\*

Nous allons examiner maintenant chaque industrie de l'Aisne.

En 1880, les diverses *industries textiles* du département de l'Aisne employaient 10.159 ouvriers, sans compter les paysans encore nombreux qui faisaient du tissage dans les villages entourant les communes où se trouvaient des filatures. En 1950,

elles en employaient 11.500 (1), en 1954, 12.320 (2) plus 3.680 pour l'habillement et le travail des étoffes, en 1957, 12.500 (3). Le chiffre n'a donc pas tellement augmenté.

*L'industrie de la laine* était la plus importante en 1880 puisqu'elle employait 6.600 ouvriers, plus de la moitié de ceux qui se trouvaient alors dans toute l'industrie textile et plus du quart de tous les ouvriers vivant alors dans le département.

Elle était concentrée à peu près uniquement dans les deux arrondissements du nord : ceux de Vervins et de Saint-Quentin.

Voici un petit tableau (4) donnant, par ordre d'importance, les principaux centres de l'industrie de la laine où il y avait plus de 200 ouvriers).

Centres	Filatures		Tissages		Total	
	Ou- vriers	Entre- prises	Ou- vriers	Entre- prises	Ou- vriers	Entre- prises
1) St-Quentin. . .	769	5	700	6	1.469	11
2) Neuville-Saint-Amand (fau- bourg de St- Quentin) . . . .	0	0	727	3	727	3
3) Sains-Richau- mont . . . . .	354	2	267	1	621	3
4) La Capelle . .	418	3	0	0	418	3
5) St-Michel (près d'Hirson) . . .	244	2	159	1	403	3
6) Flavigny - le - Grand (près de Guise) . . . . .	246	2	147	1	393	3
7) Le Nouvion. .	300	1	0	0	300	1
8) Boué . . . . .	0	0	260	1	260	1
9) Vadencourt (près de Guise)	200	1	0	0	200	1
10) Proisy. . . .	0	0	200	1	200	1
Totaux . . . .	2.531	16	2.460	14	4.991	30

A part le très gros centre isolé de Saint-Quentin et de Neuville-Saint-Amand, l'industrie de la laine se trouvait en 1880 surtout dans l'arrondissement de Vervins et les principaux

(1) D'après « Le département de l'Aisne industriel », page 16.

(2) I.N.S.E.E., Recensement de 1954, Résultats du sondage au 1/20<sup>e</sup>

(3) D'après le quotidien parisien « Le Monde » du 24 décembre 1957.

(4) Voir carte page 113.

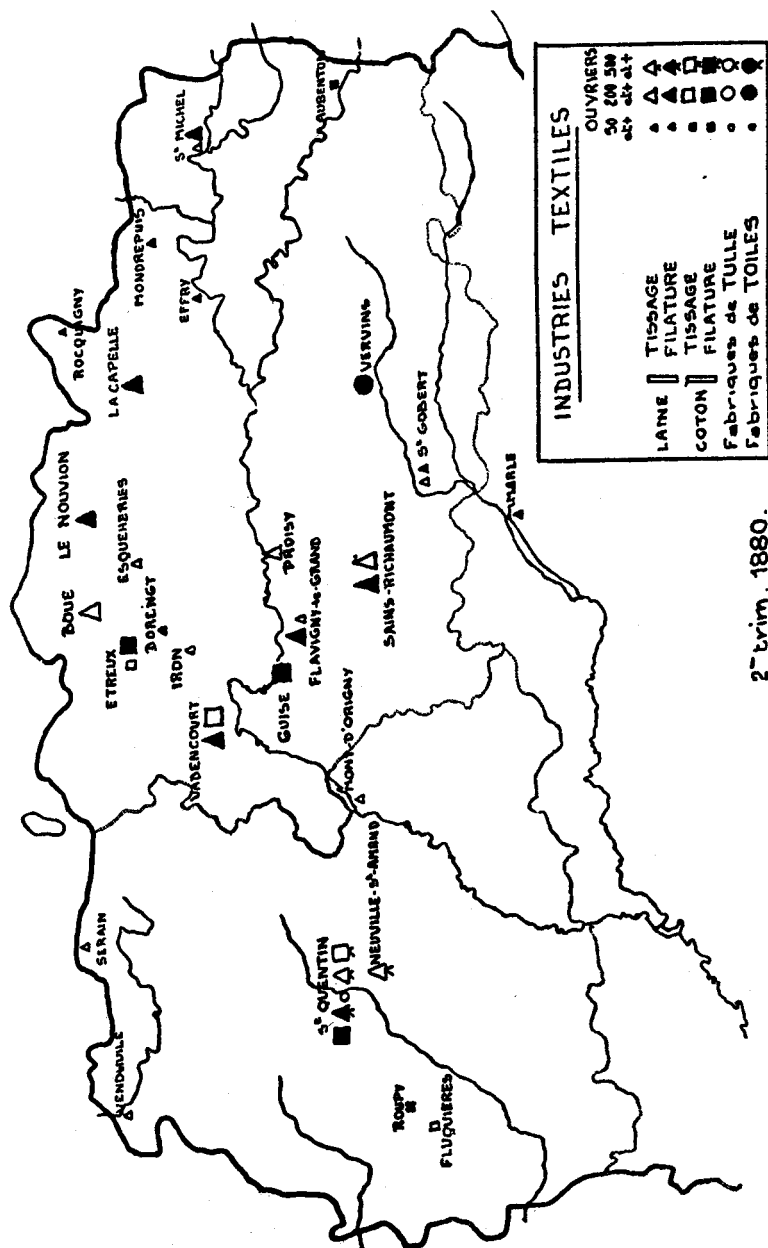
centres de cette industrie étaient répartis le long d'un croissant allant de Saint-Michel à Sains-Richaumont et Proisy en passant par La Capelle, Le Nouvion, Boué, Vadencourt, Flavigny-le-Grand. On voit sur la carte n° 1 que les petits centres (entre 50 et 200 ouvriers) se trouvaient sur le même croissant ou prolongeaient un peu sa branche méridionale vers l'est : on trouve, en effet, Effry, Mondrepuis et Rocquigny entre Saint-Michel et La Capelle ; Esquehéries, Dorengt, Iron entre Le Nouvion et Vadencourt ; Saint-Gobert et Marle au delà de Sains-Richaumont. Vendhuile et Serain, seuls, sont isolés dans le nord de l'arrondissement de Saint-Quentin.

Dans les dix gros centres, il y avait 4.991 ouvriers répartis entre 30 entreprises (16 filatures et 14 tissages). Cela fait une moyenne de 166 ouvriers par usine. Ces dix gros centres employaient 4.991 ouvriers sur un total de 6.600, soit 75 %.

Les nombres des ouvriers étaient à peu près les mêmes dans la filature et dans le tissage : au total 3.491 contre 3.109 et, pour les 10 gros centres envisagés seuls, 2.531 contre 2.460. Mais beaucoup de filatures se trouvaient sans usines de tissages associées, ou bien le nombre des ouvriers employés dans les filatures d'un centre était nettement supérieur à celui des ouvriers employés dans le tissage du même centre. Ainsi à La Capelle, au Nouvion et à Vadencourt il n'y avait que des filatures ; à Sains-Richaumont, à Saint-Michel et à Flavigny-le-Grand le nombre des ouvriers de la filature l'emportait nettement sur celui des ouvriers du tissage. Au total, dans les huit gros centres de l'arrondissement de Vervins, il y avait 1.762 ouvriers de la filature contre 1.033 ouvriers du tissage. Il faut en déduire que, dans l'arrondissement de Vervins, alors que la filature de la laine s'était mécanisée et concentrée, le tissage était encore surtout fait dans les campagnes avoisinant les filatures par des artisans qui travaillaient sur des métiers à bras. A Saint-Quentin et dans son faubourg de Neuville-Saint-Amand il y avait 769 ouvriers fileurs contre 1.427 ouvriers tisserands. Donc à Saint-Quentin en 1880, le tissage de la laine était nettement plus mécanisé et concentré qu'en Thiérache.

Il faut remarquer que cette statistique de 1880 n'indique pas Bohain parmi les centres de tissage. En effet, elle n'indique que les usines à l'exclusion des artisans. Or à Bohain, il n'y avait sans doute en 1880 que des artisans tisserands. Encore actuellement le tissage de la laine à Bohain est surtout artisanal.

Je n'ai pas le nombre d'ouvriers employés actuellement dans la filature et le tissage de la laine dans le département de l'Aisne. Mais, d'après le « *Département de l'Aisne industriel* », il y avait en 1950 seulement 5 filatures de laine contre 28 en 1880 et 23 tissages de laine contre 23 en 1880. Une seule de ces entreprises de 1950 atteignait le chiffre de 200 ouvriers. Les filatures se trouvent à Hirson, Mondrepuis, La Capelle,



2<sup>e</sup> trim. 1880.

Esquehéries et Guise. Les tissages sont surtout à Bohain : 15 et à Seboncourt son faubourg : 1. Les autres sont à Saint-Quentin : 2, et en Thiérache, à Boué : 1, Esquehéries : 1, Iron : 1, Grougis : 1 et Sains-Richaumont : 1. Donc, si nous mettons à part Bohain, nous constatons en 70 ans une énorme réduction de l'industrie de la laine, que ce soit pour la filature ou le tissage, tout au moins pour le nombre des entreprises : 12 contre 51 : Plus des 3/4 de celles-ci sont disparues. Mais nous constatons aussi que les entreprises encore existantes se trouvent à peu près exactement au même endroit que leurs ancêtres de 1880 : Bohain mis à part, elles sont à Saint-Quentin ou dans le croissant Thiérachien.

La matière première venait surtout d'Australie ou d'Afrique australe et le marché de Londres était le régulateur des cours. Donc les fabricants de tissu de laine ne s'approvisionnaient pas directement, même en 1880. Ils devaient passer par le marché de Londres. Le département de l'Aisne était donc en retard à ce point de vue, puisqu'ailleurs, on commençait de s'adresser directement aux fournisseurs de l'hémisphère austral, ainsi que je l'ai dit dans ma préface.

Dans la période que j'étudie, la situation de l'industrie de la laine est nettement meilleure que celle du coton. En 1869, comme en 1872, les filatures travaillent à temps plein. En 1869, la laine brute a baissé de prix et les filatures peuvent vendre avec un petit gain. En 1872, toutefois, ils écoulent sans avantage. Pour le tissage, d'après les rapports de la Chambre de Commerce en 1869 et 1872, les entreprises marchent aussi à journée entière mais l'écoulement des tissus est difficile. On note malgré tout, en 1869, que les stocks sont écoulés. On dit en 1872 que les salaires des ouvriers tisserands sont élevés et rémunérateurs. Cependant, en 1872, le rapport dit que, si le tissage mécanique concentré en usine marche assez bien, il n'en est pas de même pour le tissage à main. Les articles de fantaisie : les châles brodés et de fantaisie ont diminué considérablement. Alors, comme le rapport est rédigé pour le troisième trimestre 1872, c'est-à-dire à l'époque de la campagne sucrière, il dit que les tisserands à main travaillent à la fabrication du sucre.

Il ne semble pas que l'industrie de la laine ait souffert du libre échange. Non seulement elle travaille pour le marché intérieur, mais encore pour l'étranger : En 1879-1880, on constate qu'outre le courant d'affaires pour l'intérieur, il y a des demandes importantes pour l'étranger.

L'industrie du *coton* employait en 1880 beaucoup moins d'ouvriers qu'actuellement. Dans les entreprises mécanisées il n'y a que 2.543 ouvriers dont 1.255 pour la filature et 1.288 pour le tissage. Or, en 1949, rien que pour le tissage il y a près

de 4.000 ouvriers. Pour ce qui est des entreprises, on compte 9 filatures contre 4 actuellement et 10 industries du tissage contre 34 de nos jours.

Voici l'énumération des centres où il y avait plus de 200 ouvriers travaillant le coton en 1880 (1).

Centres	Filatures		Tissages		Total	
	Ou- vriers	Entre- prises	Ou- vriers	Entre- prises	Ou- vriers	Entre- prises
1) St-Quentin. . .	380	4	703	6	1.083	10
2) Guise . . . . .	497	2	0	0	497	2
3) Etreux . . . . .	200	1	137	1	337	2
4) Vadicourt. . .	0	0	256	2	256	2
Totaux . . . . .	1.077	7	1.096	9	2.173	16

On remarque, d'abord, que l'industrie du coton se trouve exactement aux mêmes endroits que l'industrie de la laine : à Saint-Quentin et en Thiérache, à l'extrémité arrondie ouest du croissant formé par les centres de l'industrie de la laine. Les petits centres sont Aubenton, à l'extrémité est d'une des cornes du croissant ; Roupv et Fluquières dans le canton de Vermand au sud-ouest de Saint-Quentin.

Dans les quatre gros centres, il y avait 2.173 ouvriers répartis entre 16 entreprises. Cela fait une moyenne de 133 ouvriers par usine, moyenne inférieure à celle de la laine (166 ouvriers par usine). Ces quatre gros centres employaient 85 % des ouvriers du coton. Donc la concentration était plus forte dans le coton que dans la laine où, comme nous l'avons vu, les 10 gros centres n'employaient que 75 % des ouvriers.

Comme pour la laine, les nombres des ouvriers étaient à peu près les mêmes dans la filature et dans le tissage : au total 1.255 contre 1.288. Mais là aussi, la répartition était très inégale, suivant qu'il s'agissait de la ville de Saint-Quentin ou de la Thiérache. Dans celle-là, les tisserands étaient presque deux fois plus nombreux que les fileurs. En 1880, le tissage du coton y était assez mécanisé et concentré comme le tissage de la laine. Par contre, dans les trois gros centres de la Thiérache, le nombre des fileurs était de 697 contre 393 pour les tisserands. Ici, donc, la proportion était renversée, comme pour la laine. C'est que, comme pour la laine, le tissage en Thiérache était fait d'une manière artisanale sur des métiers à bras par les paysans des campagnes qui entouraient les grandes filatures. Dans le rapport du troisième trimestre de 1869, on constatait que l'été, à cause des travaux des champs,

(1) Voir carte page 113.



le tissage était ralenti. Il faut remarquer, du reste, qu'en 1860 le tissage n'était pas très mécanisé à Saint-Quentin lui-même. Si, depuis 1834, la firme Joly, qui avait également une filature, possédait à Saint-Quentin un tissage mécanique de 170 métiers, et un autre tissage de 256 métiers à Labussière près de Guise, c'était une exception, car l'essentiel du tissage était pratiqué dans les campagnes à l'intérieur de caves insalubres. En effet, elles étaient plus favorables que d'autres locaux au travail du coton à cause de leur température constante. Les fils s'y cassent moins fréquemment et gardent une tension uniforme. Ce travail dominait dans plus de cent villages autour de Saint-Quentin. Entre le fabricant et le tisserand, l'intermédiaire était le contremaître qui recevait des appointements fixes, plus une prime proportionnée au nombre des pièces fabriquées. Ces contremaîtres distribuaient les matières premières, recevaient les produits fabriqués et réglaient les salaires des tisserands qu'ils maintenaient très bas en pratiquant des retenues arbitraires pour les moindres défauts constatés. Deux fois par an, les fabricants faisaient l'inventaire de la comptabilité de leurs contremaîtres qui devaient répondre des manques.

La Thiérache était en retard sur Saint-Quentin en 1880. C'est ce qui explique, sans doute, qu'actuellement la filature et le tissage du coton soient en grande partie disparus de Thiérache. Il n'y avait plus, en effet, en 1950, que deux industries du tissage dans l'arrondissement de Vervins et dans les cantons voisins de l'arrondissement de Laon, l'une à Marle et l'autre à Vadencourt. Par contre, à Saint-Quentin et à Gauchy, il y avait en 1950 trois filatures dont deux assez importantes et 12 tissages dont un très important ; dans le canton de Bohain, 10 tissages dont six à Fresnoy-le-Grand et deux à Bohain ; dans le canton du Catelet, 7 tissages dont 3 à Villeret ; et enfin dans le reste de l'arrondissement de Saint-Quentin une filature et deux tissages. Cela faisait en tout 4 filatures dont 2 de 450 et 900 ouvriers et 33 tissages dont un de 600 ouvriers contre 9 filatures et 10 tissages en 1880.

A l'époque dont nous nous occupons, la matière première venait essentiellement des Etats-Unis. Chaque fois qu'une récolte était mauvaise dans ce pays ou qu'il y avait spéculation sur le coton brut américain, la filature et le tissage du coton de l'Aisne en subissaient les conséquences. Ils ont surtout souffert de la Guerre de Sécession américaine en 1851-1855.

La filature du coton souffrait de la baisse du prix du filé qui était beaucoup plus importante dans l'ensemble que celle du coton brut. C'est ce qui ressort des rapports de 1869 et de 1872. Mais nous avons vu au début de cet article que cette baisse de la matière fabriquée, beaucoup plus forte que la baisse de la matière première, est une conséquence directe des progrès du machinisme et de la concentration, qui font produire les mêmes objets à meilleur prix.

L'industrie cotonnière était une des industries qui a le plus souffert des traités de commerce de 1860 et années suivantes. C'est le cas dans l'Aisne comme ailleurs. Déjà en 1834, Joly, grand filateur de coton à Saint-Quentin, disait : « Toute notre existence manufacturière repose sur la prohibition ». La concurrence la plus redoutable que craignait Saint-Quentin, c'était la concurrence suisse. La mousseline brodée fabriquée dans ce pays rivalisait avec la mousseline brochée d'un certain luxe que Saint-Quentin produisait. En 1872, on notait que cette production était réduite de plus de moitié pour cette raison. Or, en 1869 on disait que c'était « la plus importante et l'une des meilleures branches de la fabrication » de notre ville. En 1879-80 on parle aussi de la concurrence anglaise.

Les principales spécialités saint-quentinoises étaient abandonnées en 1879-80 au profit d'autres spécialités moins chères, mais on ne dit pas si l'origine de ces dernières était française et étrangère : les piqués fins et les mousselines brochées étaient remplacés dans la consommation par des satins rayés et des rapiers dont les prix étaient très bas.

Pourtant les industriels du tissu de coton vendaient dans toute la France par l'intermédiaire de voyageurs de commerce ainsi que le dit le rapport de 1872. Mais leurs clients les payaient avec difficulté.

Les ouvriers, assez mal payés, préféraient travailler la laine plus rémunératrice.

Nous allons passer maintenant en revue *les autres industries textiles* nettement moins importantes. En 1880, on comptait dans ces petites industries textiles 1.016 ouvriers sur un total de 10.159 pour l'ensemble du textile. C'était donc très peu. Il faut toutefois ajouter que, dans ces 1.016, les artisans ne sont pas comptés : par exemple les nombreuses brodeuses de Saint-Quentin.

La *bonneterie* était la plus importante de ces industries textiles secondaires. Le plus gros centre en était Fère-en-Tardenois avec 3 entreprises et 412 ouvriers. Actuellement, il y a sept entreprises de bonneterie dans l'Aisne, la plus importante étant à Tergnier. Trois autres se trouvent à Saint-Quentin, une à Fresnoy-le-Grand et une seule à Fère-en-Tardenois. Il y a donc eu recul de cette industrie dans cette petite ville. Les rapports de la Chambre de Commerce de 1869-1880 ne donnent aucun renseignement sur cette industrie, sans doute parce qu'elle se trouvait tout à fait en dehors de la zone industrielle du nord de l'Aisne.

Il n'existait en 1880 qu'une *fabrique de toile* dans tout le département. Elle se trouvait à Vervins et employait 200 ouvriers. Actuellement, il y a quatre entreprises qui s'occupent du rouissage et du teillage du lin. La matière première des *industries du lin* venait du département lui-même. Elles avaient beaucoup souffert des traités de commerce. En 1869, on note

qu'une grande quantité de produits étrangers avaient été introduits en France à des prix très bas. Les filateurs ont été obligés de restreindre les heures de travail et la production en 1869 et 1872. Malgré ces mesures, on constate que les stocks augmentent en 1872, et que les fabricants n'ont aucun bénéfice.

Il n'y avait en 1880 que cinq fabriques de *tulle* qui, toutes, se trouvaient à Saint-Quentin. Elles n'employaient que 157 ouvriers. Actuellement, il y a sept fabriques de *tulle* dans le département dont cinq à Saint-Quentin et les deux autres dans l'arrondissement de Saint-Quentin. Donc il y a eu peu de changement. Les quelques renseignements que j'ai sur cette industrie indiquent qu'en 1869, elle souffrait de la concurrence anglaise pour les *tulles* unis.

La *broderie* était assez importante, puisque d'après un conseiller général qui intervint dans un débat sur l'industrie en 1869, Saint-Quentin avait, à la fin du second Empire, 8 à 10.000 ouvrières brodeuses travaillant seules. Mais ce même conseiller note que la concurrence suisse menace d'anéantir cette industrie. En 1880, le rapport indique encore que la broderie de coton ne peut lutter que difficilement avec la Suisse. La broderie saint-quentinoise souffrait aussi de la concurrence de la broderie mécanique comme le notait le rapport de 1869. Toutefois, ce même rapport indiquait que la broderie pour lingerie avec machine à coudre marchait très bien. Et, bien que je n'aie pas de renseignement, il est probable que la broderie a résisté bien mieux à la mécanisation et à la concentration que les industries de la filature et du tissage ainsi qu'elle l'a fait dans le reste de la France, comme je l'ai dit dans mon introduction générale. Toutefois, d'après M. Gilles Carrez (1) « de 1870 à 1875, onze maisons de broderies mécaniques furent créées à Saint-Quentin, occupant 250 métiers à bras ». Le rapport du préfet de 1880 ne mentionne pas ces entreprises. Actuellement, il y a dans le département de l'Aisne, 39 entreprises de broderie mécanique dont 24 à Saint-Quentin et les autres dans l'arrondissement de Saint-Quentin, surtout dans le canton de Bohain où elles sont 9, dont 6 à Montbrehain.

Je n'ai presque aucun renseignement sur les autres artisanats textiles : la *lingerie* et la *confection*, en particulier. Ils devaient être très peu importants. M. Paul Huyard précise du reste dans le « *Département de l'Aisne industriel* » que la confection de lingerie est une industrie récente à Saint-Quentin et qu'elle n'existait pratiquement pas il y a soixante ans. Actuellement, au contraire, il y a 22 entreprises de confection de lingerie dont 14 à Saint-Quentin et 7 autres dans l'arrondissement de Saint-Quentin.

En conclusion, si pour l'ensemble des industries textiles, le nombre total des ouvriers n'a pas tellement changé entre 1880 et 1950, le nombre des entreprises a nettement augmenté en

---

(1) *Art et Textiles picards*. 1949.

passant de 81 à 164 et cela malgré la concentration. D'autre part, les diverses industries textiles ont nettement changé de proportion : l'industrie de la laine a nettement diminué, alors que celle du coton a nettement augmenté. La broderie mécanique et la confection quasi inexistantes en 1880 se sont considérablement développées. Deux grosses usines de textile artificiel de 400 et 850 ouvriers se sont créées. Comme la concentration est encore très faible dans les métiers de finissage comme la broderie mécanique et la confection, ainsi que je le disais dans mon introduction générale, et même encore dans les tissages de la laine et du coton, nous comprenons pourquoi le nombre des entreprises a considérablement augmenté.

Tableau récapitulatif  
du nombre des entreprises

	1880	1950
I) Filature de la laine : 28	51 dont 30 avaient 166 ouvriers en moyenne.	5
Tissage de la laine : 23		23 } 28 dont une seule attei- gnait 200 ouvriers.
II) Filature du co- ton : 9	19 dont 16 avaient 133 ouvriers en moyenne.	4
Tissage du co- ton : 10		33 } 37 dont 2 filatures at- teignant 450 et 900 sa- lariés, 1 tis- sage attei- gnant 600 ouvriers, tous les au- tres ne dé- passant pas 200 ou- vriers.
III) Bonneterie : 5		7 dont une de 340 ou- vriers.
IV) a) Fabrique de toile : 1		
b) Rouissage et teillage du lin :		4

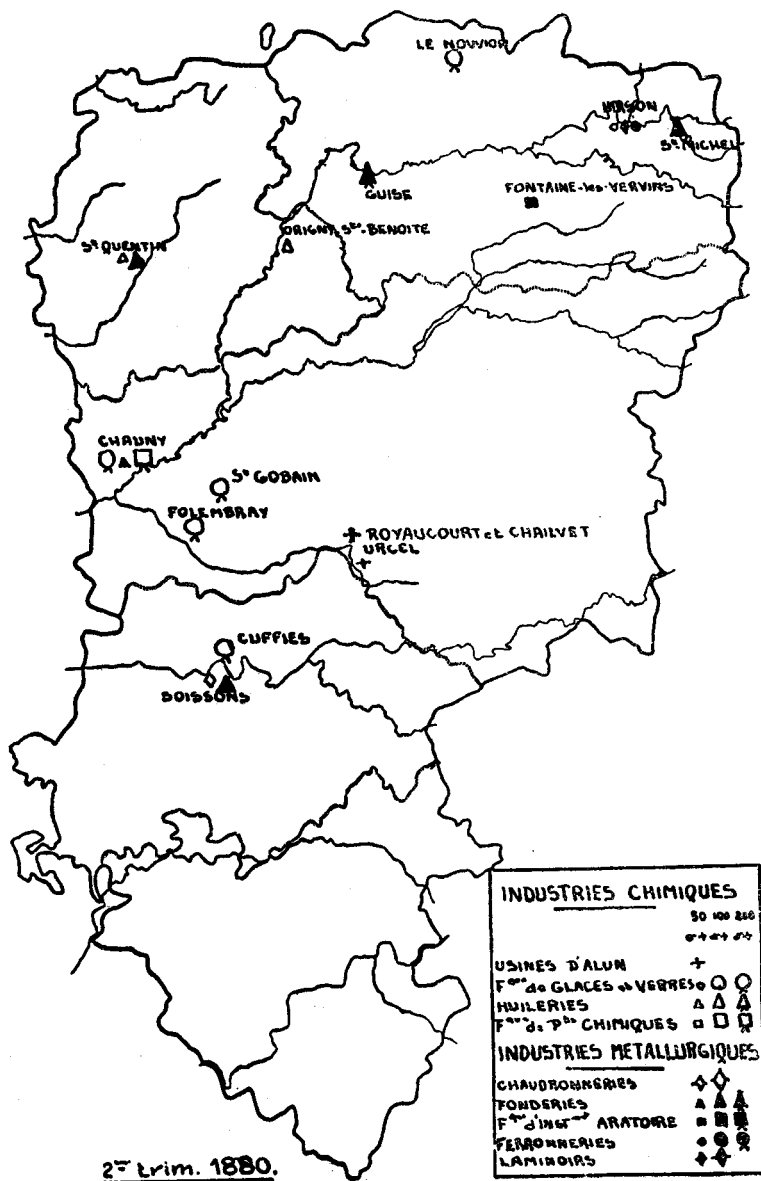
V) Tulle	: 5	7	
VI) Broderie	: 0	39	dont 1 ayant 350 ouvriers, les autres en ayant moins de 200.
VII) Confection	: 0	22	dont 3 ayant de 200 à 300 ouvriers, les autres en ayant moins de 200.
VIII) Textile synthé- tique	: 0	2	l'une ayant 400 et l'autre 850 ou- vriers.
IX) Divers	: 0	18	
	81	164	

Les autres industries étaient infiniment moins importantes que l'industrie textile, en 1880.

Les plus grandes par le nombre des ouvriers étaient les *industries chimiques*, en y comprenant les verreries. Elles employaient 3.562 salariés.

Les *glaceries et verreries*, à elles seules, en avaient 2.258 contre 2.000 en 1950. Voici les principaux centres où se trouvaient plus de 200 ouvriers :

Centres	Genre de fabrications	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers
Chauny . . . . .	Manufac- ture des glaces	1	690
Le Nouvion . . . . .	Verrerie de table	1	450
Folembray . . . . .	Verrerie à bouteilles	1	423
Saint-Gobain . . . .	Manufac- ture des glaces	1	348
Cuffies (Vauxrot) ..	Verrerie à bouteilles	1	267



Un seul centre, celui d'Hirson, a moins de 200 salariés.

On remarque que les entreprises étaient très peu nombreuses mais très importantes, et nettement plus grandes que celles du textile. La concentration y était beaucoup plus forte.

Alors que les industries textiles, à l'exception de la bonneterie de Fère-en-Tardenois, se trouvaient toutes dans les deux arrondissements du Nord, les verreries étaient plutôt dans l'ouest de l'arrondissement de Laon.

Actuellement, on retrouve à peu près exactement les mêmes entreprises sauf celles de Chauny et de Folembray : la manufacture des glaces de Saint-Gobain qui ne fabrique plus que des verres coulés, moulages de bâtiment, bacs d'accumulateurs et verres optiques pour phares ; puis la verrerie de Vauxrot-Cuffies pour les verres à bouteilles et celle du Nouvion pour les verres de table et de ménage. En plus de ces anciennes verreries, il y en a une petite nouvelle à Blérancourt, fondée en 1928. Celle de Folembray a fermé ses portes tout récemment. Deux de ces entreprises ont de 5 à 600 ouvriers. Les autres en ont moins de 200. Les glaces de la manufacture de Saint-Gobain étaient finies (doucissage et polissage) à Chauny. Mais depuis la fin de la guerre 1914-18, la fabrication des glaces a été transférée à Thourotte dans l'usine de Chantereine (Oise).

Les rapports de la Chambre de Commerce, que j'ai dépouillés ne donnent aucun renseignement sur les manufactures de glace. Dans le rapport du Préfet de 1880, on note simplement que la fabrication et la vente y étaient très bonnes. Par contre, j'ai trouvé des détails sur les verreries à bouteilles de Folembray et de Cuffies. Comme actuellement, elles faisaient surtout des bouteilles pour le vin de Champagne. Leur prospérité dépendait donc de l'importance des récoltes annuelles de ce vin. Toutefois, elles travaillaient aussi un peu pour les vins de Bordeaux, de Paris, l'eau-de-vie de Cognac, etc... En 1880, les fabricants craignaient beaucoup les conséquences du nouveau traité de commerce avec l'Angleterre, qui allait régir l'entrée des vins français dans ce pays. Les droits devaient être diminués sur les vins en pièces et plus que doublés sur ceux en bouteilles. Cela devait tuer les exportations de vins en bouteilles. Le rapport du Préfet de 1880 indiquait que la fabrication et la vente de la verrerie de table du Nouvion étaient bonnes.

Les *industries chimiques* proprement dites employaient, en 1880, 1.304 ouvriers répartis dans 12 entreprises. Voici les principaux centres à cette date (1) :

(1) Voir carte page 121.

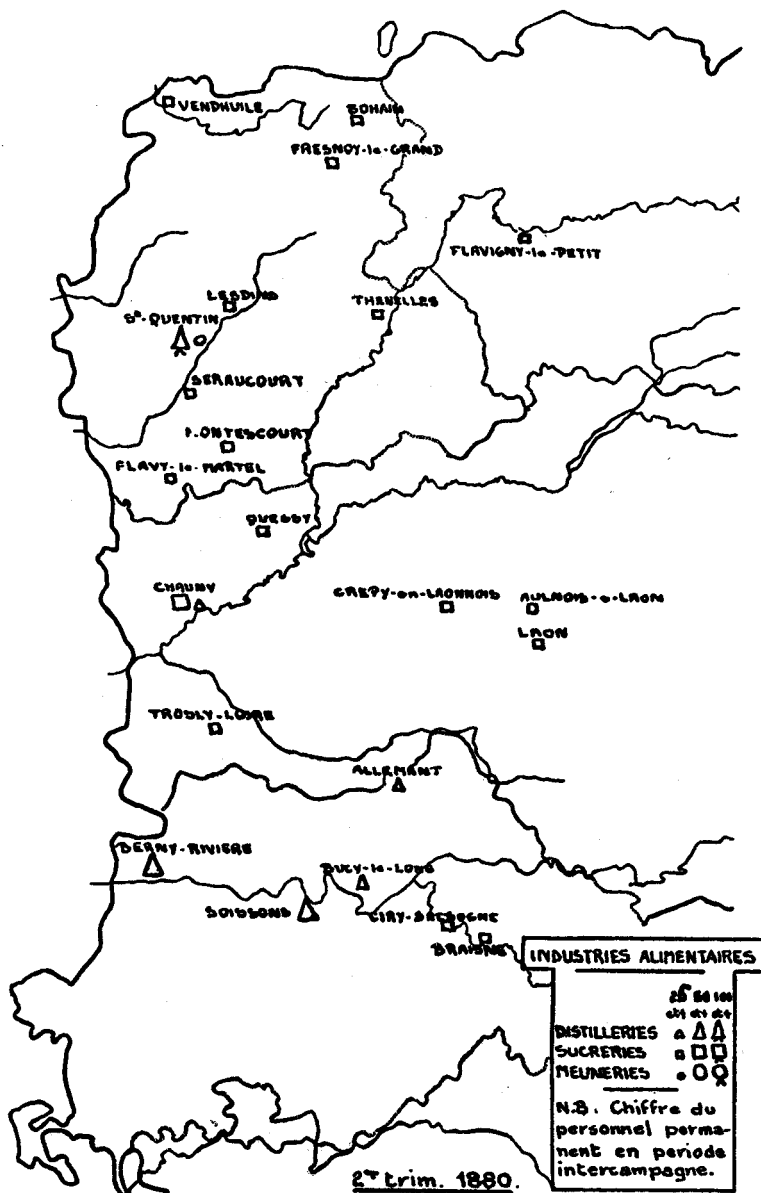
Centres	Genre de fabrications	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers
Chauny . . . . .	Fabrique de produits chimiques divers.	1	857
Royaucourt-et-Chailvet (à Chailvet) ..	Usine d'alun.	1	70
Saint-Quentin . . . .	Fabriques d'huile à brûler.	2	63
Urcel . . . . .	Usine d'alun.	1	54
Origny-Ste-Benoîte .	Fabrique d'huile à brûler.	1	50

Là aussi, l'arrondissement de Laon est plus représenté que celui de Saint-Quentin.

Actuellement, il y a 17 entreprises d'industrie chimique totalisant 2.060 ouvriers, la plus importante ayant environ 900 ouvriers, les autres entreprises en ayant moins de 200. Donc, la concentration y est encore assez peu importante comme dans l'industrie textile. Ces entreprises sont en outre très dispersées dans tout le département depuis Hirson au nord jusqu'à Charly au sud et depuis Chauny à l'ouest jusqu'à Neufchâtel à l'est : 4 dans l'arrondissement de Saint-Quentin dont 3 à Saint-Quentin même et dans sa banlieue immédiate ; 2 dans le canton d'Hirson ; 2 à Chauny ; 1 dans le canton de Neufchâtel ; 2 à Soissons ; 1 dans le canton de Braine ; 1 à Villers-Cotterêts ; 2 dans le canton de Charly. Le total est de 18 parce qu'une entreprise a deux usines, l'une à Saint-Michel et l'autre à Chauny. On constate que, non seulement, les fabriques d'huiles à brûler, mais encore les usines d'alun ont disparu. Les usines chimiques actuelles ont des fabrications très variées : peinture, vernis, émail ; engrais ; savon ; argile réfractaire, etc... A ces 18 usines chimiques, il faut ajouter trois usines de caoutchouc à Saint-Quentin, à Soissons et à Guise, l'une ayant 450 ouvriers et les autres moins de 200.

En 1869, l'usine de Chauny fabriquait, en particulier, de l'acide sulfurique. Elle subissait, pour ce produit, une assez forte concurrence anglaise. Malgré tout, il est noté dans le rapport du Préfet de 1880 que la fabrication et la vente de cette usine sont très bonnes. L'huile à brûler était fabriquée avec du colza. En 1869, 85 % du colza utilisé dans l'Aisne était acheté à l'étranger ou dans certaines parties de la France éloignées du département. Les fabricants de ce produit devaient subir une





concurrence très forte faite par le pétrole à brûler venu des Etats-Unis. La Chambre de Commerce demandait que le pétrole fût frappé de lourds droits de douane à son entrée en France. Elle ajoutait, du reste, à l'appui de cette demande, et cela peut nous faire sourire maintenant, que le pétrole était un produit dangereux pour la sécurité publique « puisque de nombreux incendies » avaient « été provoqués par le pétrole ». Mais les demandes de la Chambre de Commerce ne furent pas prises en considération par le gouvernement et en 1880 les fabricants d'huile subissaient toujours la concurrence du pétrole et en plus des huiles des pays voisins comme la Belgique. En effet, dans ces pays, le bas prix des graines oléagineuses permettait aux fabricants d'huile de vendre leur produit à un prix plus bas que les fabricants français.

Les industries alimentaires, c'est-à-dire surtout les sucreries et les distilleries, arrivaient au troisième rang en 1880 par le nombre des ouvriers permanents uniquement : 2.440 dont 2.323 pour les sucreries et les distilleries (1.785 pour les sucreries et 538 pour les distilleries). En 1955, l'I.N.S.E.E. donnait le chiffre de 6.960 salariés pour toutes les industries alimentaires.

Actuellement, il y a 2.350 ouvriers en période « intercampagne » et 4.700 en période de pointe pour les deux seules industries de distillerie et sucrerie. On peut donc supposer qu'en 1880, il y en avait aussi 4.700 en période de pointe, plus que dans les industries chimiques et verreries.

Mais, même en doublant le chiffre des ouvriers en périodes intercampagne, en 1880 on n'obtient que des nombres assez petits pour les centres de productions et pour les entreprises.

Une seule localité a plus de 100 ouvriers en période intercampagne, c'est Saint-Quentin et trois autres ont 50 et plus :

Localités	Genre de la production	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers en périodes intercampagnes
Saint-Quentin . . . .	Distillerie	1	270
Berny-Rivière . . . .	d°	1	76
Chauny . . . . .	Sucrerie	2	62
Soissons . . . . .	Distillerie	1	50

Les centres de production ayant de 25 à 50 ouvriers étaient assez nombreux : 17, totalisant 20 entreprises pour les sucreries et 3 ayant 3 entreprises pour les distilleries. Toutefois, l'immense majorité des localités sucrières avait moins de 25 ouvriers. 70 ayant 71 entreprises sont dans ce cas. Par contre, seulement 2 centres de distilleries ont moins de 25 ouvriers. Voici la répartition géographique de ces centres :

	Entreprises de moins de 50 ouvriers	
	Sucrerie	Distillerie
Arrondissement de Laon... ..	36	1
Arrondissement de St-Quentin..	35	1
Arrondissement de Soissons ..	11	2
Arrondissement de Vervins... ..	7	
Arrondissement de Chât.-Thierry	2	1
	91	5

Donc, en 1880, les industries de sucrerie et distillerie, considérées globalement, étaient importantes puisqu'elles disputaient la seconde place, par le nombre des ouvriers, aux usines de produits chimiques et verreries, mais elles étaient très peu concentrées, surtout les sucreries. Les entreprises étaient à la fois peu importantes et très dispersées dans les campagnes productives de betteraves (surtout arrondissements de Saint-Quentin, Soissons et Laon). La cause de cette dispersion et du peu d'importance de chaque entreprise était due surtout à la difficulté des transports de betteraves en mauvaise saison (ces transports étaient exclusivement hippomobiles et faits par les planteurs). Mais les usines de distillerie, ayant trois fois moins d'ouvriers au total que les sucreries, étaient plus importantes, prises séparément, quoique tout aussi dispersées.

Pendant la guerre 1914-18, la plupart de ces toutes petites usines furent détruites. En 1919, les moyens de transports s'étant considérablement développés, la dispersion ne se justifiait plus. Aussi, actuellement, les sucreries sont beaucoup moins nombreuses qu'en 1880. Il n'y a plus que 11 sucreries dont 6 sont aussi distilleries, contre 93 en 1880. Ces entreprises sont assez concentrées puisqu'une sucrerie-distillerie a environ 510 ouvriers, une 370, une 260 et une 215. Les autres ont moins de 200 ouvriers.

La prospérité des sucreries dépendait en 1869-1880, comme maintenant, de l'abondance des récoltes de betteraves et de la qualité de celles-ci. Ainsi en 1869 et 1872, la fabrication est bonne, car la récolte et la qualité des betteraves ont été bonnes. Par contre en 1880, comme on a fait une récolte assez maigre et que les betteraves ont eu une richesse en sucre insuffisante, la fabrication a été mauvaise. La prospérité des distilleries dépendait du cours de la mélasse. L'alcool de betterave était concurrencé par l'alcool de vin du midi. Si donc celui-ci avait, une année quelconque, des vins de bonne qualité et par conséquent produisait peu d'alcool, les distilleries de l'Aisne

marchaient bien. En 1872, on notait que les distilleries avaient beaucoup de difficulté à se procurer les combustibles nécessaires. L'exportation de ces entreprises était très forte vers le Levant.

Les *meuneries* avaient seulement 117 ouvriers en 1880 dispersés entre 29 entreprises minuscules. La plus grande, celle de Saint-Quentin, avait 32 salariés. Actuellement il y a 42 minoteries dont aucune n'atteint le chiffre de 200 salariés.

Dans les rapports que j'ai étudiés, je n'ai trouvé aucune mention de brasserie ou de laiterie, beurrerie, fromagerie, alors qu'actuellement, il y a 14 brasseries et 30 laiteries, beurreries et fromageries dont une ayant un peu plus de 200 ouvriers.

La *métallurgie* n'avait, en 1880, que 2.261 ouvriers dans le département de l'Aisne. Actuellement, elle a de 12.000 (1) à 18.500 (2) ou 20.360 (3) cadres et ouvriers. On voit donc qu'elle a presque décuplé en importance en 77 ans.

Une seule entreprise, une fonderie, dépassait le chiffre de 200 ouvriers : celle du Familistère de Guise avec 1.063 salariés. Voici les autres localités qui possédaient plus de 100 ouvriers travaillant dans la métallurgie (4) :

Noms des localités	Genre de fabrications	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers
Saint-Michel .. ..	Fonderie	2	295
Soissons... ..	d°	1	182
Saint-Quentin .. ..	d°	6	130
Hirson .. ..	Ferron- nerie	1	60
	Laminoir	1	70
	Totaux pour Hirson	2	130

Il y avait encore six autres petites fonderies dans le département dont trois ayant 63 ouvriers à Chauny et trois fabriques d'instruments aratoires, la plus importante étant à Fontaine-lès-Vervins. Cela faisait au total 21 entreprises : 16 fonderies, 3 fabriques d'instruments aratoires, 1 ferronnerie et 1 laminoir.

Actuellement, il y a 112 entreprises métallurgiques dans le département de l'Aisne, dont 26 dépassent le nombre de 200 ouvriers. Voici les activités de ces diverses entreprises. (On ne donne que le nombre approximatif de salariés des entreprises ayant plus de 200 ouvriers. Toutes les autres ont moins que ce

(1) Chiffre du « Département de l'Aisne industriel ».

(2) Chiffre de l'I.N.S.E.E., Recensement... de... 1954, Résultats du sondage au 1/20°.

(3) Chiffre du « Monde ».

(4) Voir carte page 121.

chiffre) : 2 aciéries dont une de 420 ouvriers ; 7 fonderies de fer et fonte ; 11 fonderies de bronze et métaux non ferreux dont 3 ayant de 200 à 300 ouvriers ; 2 laminage et tréfilage ayant de 1.200 à 1.300 ouvriers ; 3 émaillages ; 18 constructions mécaniques et chaudronneries dont une ayant 1.400 ouvriers, une 950, une 350, 2 entre 2 et 300 ; 12 constructions métalliques et chaudronneries dont une de 430 ouvriers, 3 de 200 à 250 ouvriers ; 9 constructions d'appareils de chauffage, de cuisine et d'hygiène dont 1 de 1.300 ouvriers, 1 de 630, 1 de 550, 2 de 450 à 480, 2 de 300 ; 3 tôleries ; 2 fabriques de machines-outils dont 1 de 530 ouvriers ; 8 fabriques de machines agricoles ; 7 fabriques d'appareillage électrique, dont une de 650 ouvriers, une de 530, une de 335 ; 27 fabrications diverses.

On remarque donc que, dans l'ensemble, l'industrie métallurgique de notre département, quoique nettement plus concentrée que l'industrie textile (112 entreprises pour 12.000 à 20.000 ouvriers contre 164 pour 11.500 à 12.500 ouvriers), ne l'est pas encore malgré tout tellement.

A part les deux laminage et tréfilage ayant de 1.200 à 1.300 ouvriers et les fabriques d'appareils de chauffage dont 5 sur 7 ont plus de 300 ouvriers, les petites entreprises de moins de 200 ouvriers l'emportent dans toutes les branches d'industries métallurgiques par le nombre. Il n'y a que des petites entreprises dans les fonderies de fer et de fonte, les émaillages, les tôleries, les fabriques de machines agricoles et les fabrications diverses. Aucune fonderie de bronze et métaux non ferreux ne dépasse le chiffre de 300 ouvriers. En dehors des laminage, tréfilage et fabriques d'appareils de chauffage, ce chiffre n'est dépassé que par 1 aciérie, 3 constructions mécaniques sur 12, 1 construction métallique, 1 fabrique de machines-outils, 3 fabriques d'appareillage électrique sur 7. Les 17 entreprises ayant plus de 300 ouvriers en totalisent environ 11.700 dont 6.000 pour les 5 usines ayant de 950 à 1.375 ouvriers. En y ajoutant le nombre des ouvriers des 9 entreprises ayant de 200 à 300 salariés, on arrive à un total de 14.000. Cela laisse un total de 6.000 ouvriers pour les 86 petites entreprises.

La répartition géographique du nord au sud est la suivante :

1) Hirson, Saint-Michel, Effry, Ohis : 12 entreprises dont 4 de 200 à 550 ouvriers, faisant suite aux 4 petites entreprises de 1880 et remplaçant les filatures et tisserands de laine de Thiérache disparus en grande partie.

2) Bohain, Fresnoy-le-Grand : 11 entreprises dont 2 ayant de 200 à 530 ouvriers. Elles se sont développées parallèlement à l'artisanat de la laine préexistant dans la région.

3) Saint-Quentin, Gauchy, Harly : 30 entreprises dont 4 de 200 à 652 et une de 1.375 ouvriers. Elles font suite aux 6 petites entreprises de 1880 et se sont développées parallèlement aux usines textiles préexistantes dans la région.

4) Chauny, Tergnier, Charmes, Beautor : 14 entreprises dont deux de 1.200 à 1.225 ouvriers et une de 350. Elles font suite aux trois petites usines de 1880 et ont progressé parallèlement aux usines chimiques et verreries déjà existantes.

5) Soissons, Belleu, Crouy, Villeneuve-Saint-Germain : 18 usines dont deux de 630 à 950 ouvriers. Elles font suite à la fonderie de 182 ouvriers de 1880 et se sont développées parallèlement à la verrerie de Cuffies-Vauxrot déjà existante.

En dehors de ces cinq gros centres, il y a quelques entreprises isolées :

1) dans l'arrondissement de Vervins, dans les cantons de Guise, de Wassigny et de Vervins, 6 entreprises dont 1 de 1.300 ouvriers faisant suite aux usines de Guise et de Fontaine-lès-Vervins existant en 1880 ;

2) dans l'arrondissement de Laon, dans le canton de Laon et à Pinon dans le canton d'Anizy, 3 entreprises ayant de 250 à 425 ouvriers ; à Coucy et dans le canton de Braine, 2 entreprises ;

3) dans l'arrondissement de Château-Thierry, à Fère-en-Tardenois, 4 entreprises ; dans le canton de Condé-en-Brie, 2 autres dont 1 ayant 250 ouvriers et à Neuilly-Saint-Front, une.

En 1880, comme maintenant, les usines métallurgiques de l'Aisne fabriquaient surtout des appareils de chauffage. Ces usines marchaient donc bien quand, comme en 1879-80, l'hiver était très froid et que, par suite, on vendait beaucoup de poêles. Mais déjà ces usines fabriquaient aussi des appareils pour les sucreries et des instruments aratoires, l'agriculture commençant à se mécaniser.

On peut rattacher aux usines métallurgiques la fabrique d'instruments de musique de Château-Thierry qui existait déjà en 1880 et qui comprenait alors 160 ouvriers.

En dehors de ces quatre grandes catégories d'industries : textiles, chimiques et verreries, alimentaires (sucreries, distilleries) et métallurgiques, on trouvait dans l'Aisne en 1880 comme maintenant des *industries diverses*, dont les principales étaient la vannerie et les industries du bois (fabriques de sabots et scieries).

En 1880, les 1.549 ouvriers de la *vannerie* travaillaient presque tous chez eux. Les plus gros centres de cet artisanat étaient les suivants : Etréaupont : 211 ouvriers, Origny-en-Thiérache : 275 ouvriers. 5 autres centres : Sorbais (1), Luzoir (2), Wimpy (3), Ohis (4), Neuve-Maison (5) tous groupés dans les cantons de

---

(1) Canton de La Capelle.

(2) » » »

(3) Canton d'Hirson.

(4) » »

(5) » »

La Capelle et d'Hirson, avaient plus de 50 ouvriers. Seuls, les centres, également de plus de 50 ouvriers, de La Bouteille et de Plomion étaient un peu à l'écart.

« *Le département de l'Aisne industriel* » énumère en 1950 sept entreprises de vannerie. Quatre se trouvent à Origny-en-Thiérache, deux à Etrépouont et une à La Capelle. Les centres n'ont donc pas changé. Actuellement, encore, en dehors de ces cinq ateliers on travaille l'osier à domicile.

En 1872 et 1880, la vannerie de Thiérache marchait mal. L'exportation de ses fabrications était presque nulle. La vannerie en osier souffrait de la concurrence de la vannerie en rotin qui venait d'Asie, d'Amérique et des possessions hollandaises de l'Insulinde. Par ailleurs, l'Espagne, la Belgique et les Etats-Unis percevaient de lourds droits de douane des ouvrages de vannerie. En 1872, on notait que la vannerie fine était tombée et que la vannerie ordinaire était seule debout mais rapportait peu.

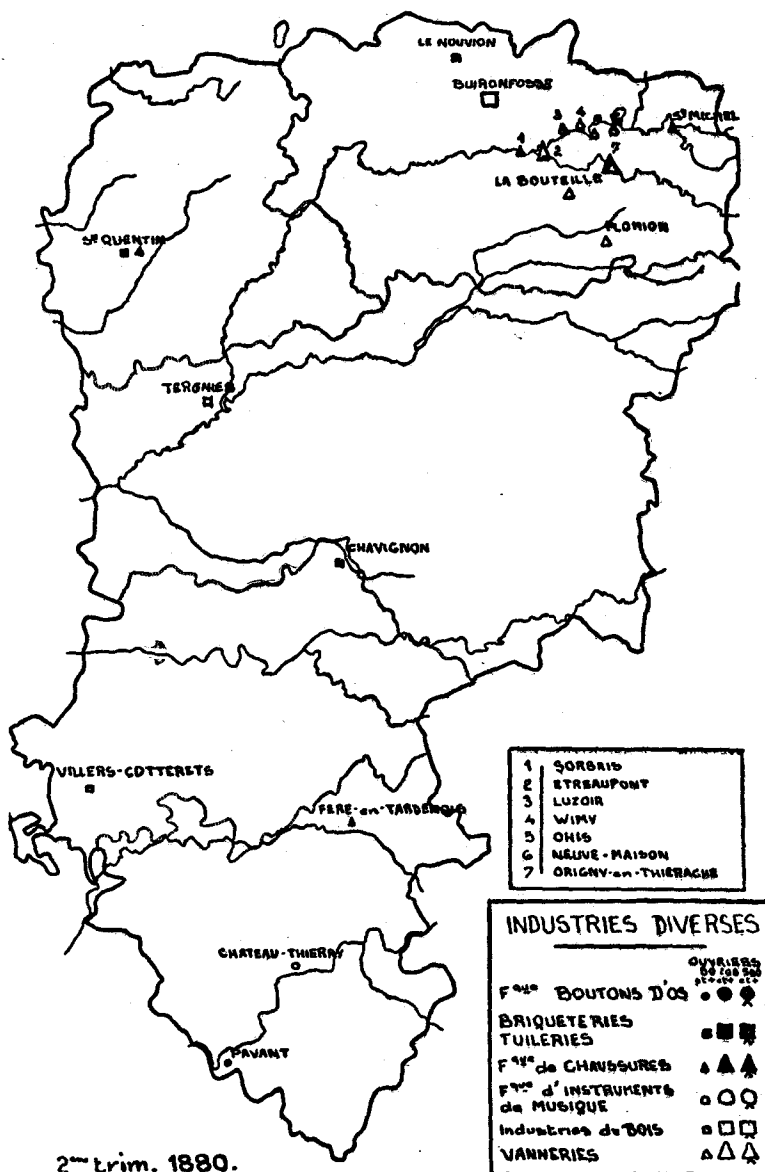
Les industries du bois comprenaient, en 1880, 673 ouvriers dont 275 dans les fabriques de sabots et 398 dans les scieries. Voici les principaux centres :

Centres	Genre d'industrie	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers
Buironfosse... ..	Fabriques de sabots	38	247
Tergnier... ..	Scierie	1	122
Villers-Cotterêts . . .	d°	3	120

La scierie de Tergnier appartenait à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord.

On voit que ces centres se trouvaient évidemment près des forêts : Buironfosse près de la forêt du Nouvion, Tergnier près du bois de Frières, et Villers-Cotterêts près de la forêt du même nom. Il y avait en outre 11 scieries et 4 fabriques de sabots.

Actuellement, il y a 67 scieries dans le département de l'Aisne, dont aucune n'atteint 200 ouvriers. Elles sont très dispersées mais se trouvent en général près des massifs forestiers. Ainsi, Villers-Cotterêts en a 9, Buironfosse 3, Chauny 3. Il ne semble pas qu'il y ait encore des fabriques de sabots. Par contre, depuis la guerre de 1914-18, il s'est développé une importante industrie du meuble. Celle-ci s'est surtout implantée dans les régions de Saint-Quentin et de Chauny. Il y a 51 entreprises sans tenir compte des entreprises artisanales. Ces 51 entreprises emploient environ 1.200 ouvriers. En outre, on trouve 23 entreprises qui pratiquent diverses industries du bois. Par suite, les industries du bois et de l'ameublement employaient, en 1955, 2.420 ouvriers.





Je n'ai trouvé aucun renseignement sur l'activité des industries du bois à l'époque étudiée. Dans le rapport de 1880 on signale simplement que leur fabrication et leur vente étaient bonnes.

Pour terminer l'énumération des industries du département en 1880, il faut signaler en particulier 6 *fabriques de chaussures* employant 425 ouvriers. Les principales étaient les suivantes :

1 à Saint-Quentin avec 184 ouvriers.

1 à Saint-Michel avec 180 ouvriers.

3 à Fère-en-Tardenois avec 155 ouvriers.

La fabrication et la vente étaient bonnes. Il y a actuellement 4 fabriques de chaussures dans le département dont deux à Saint-Michel, une à Laon et une à Flavigny-le-Grand (1). On compte en outre cinq tanneries et mégisseries dispersées dans l'Aisne. Toutes ces entreprises n'ont que 440 salariés, guère plus qu'en 1880.

Les *briqueteries* et *tuileries* avaient 425 ouvriers (143 pour les briqueteries et 282 pour les tuileries). Les principaux centres étaient Saint-Quentin, Le Nouvion et Chavignon (2) où il y avait respectivement 70, 83 et 50 salariés. En tout, il y avait alors 22 briqueteries et 10 tuileries. Actuellement, il n'y a plus que 9 briqueteries très dispersées dont aucune n'atteint 200 ouvriers. Elles se trouvent notamment à Saint-Quentin, Chauny, Vermand, Villers-Cotterêts et Marle. En 1880, la fabrication en était bonne et la vente facile et très active.

Enfin, deux *fabriques de boutons* d'os et de corne à Pavant, canton de Charly, méritent d'être signalées. Elle avaient 119 ouvriers. Au total, les fabriques de boutons employaient 166 ouvriers. Actuellement, il y a 4 fabriques de boutons dans l'Aisne dont une toujours à Pavant.

Les autres industries étaient presque inexistantes. Il y avait 50 ouvriers dans la papeterie, 32 dans la poterie et 20 dans la broserie.

Actuellement, il y a 94 entreprises, comprenant 860 ouvriers, faisant l'*extraction des produits de carrières*, surtout pierre calcaire, sable et graviers, et matériaux de viabilité (grès). La liste de 1880 n'en mentionne pas quoiqu'il dût bien en exister déjà à cette époque. En effet, dans le « Mémoire à l'appui » de la construction de la ligne de « Chemin de fer de Soissons à la frontière Belge » de 1860, on dit qu'à Crouy, près de Soissons, il y a des « carrières abondantes et renommées », des « carrières de pavés considérables » à Molinchart et des pierres de taille

---

(1) Canton de Guise.

(2) Canton de Vailly.

à Chavignon, Pargny et Colligis (1). Il y a, en outre, actuellement, 8 *papeteries* avec 1.160 ouvriers dont 2 en ayant de 200 à 270, 8 *fabriques de matériaux de constructions* à l'exclusion des briques dont j'ai déjà parlé, et 10 entreprises appartenant à des industries diverses. Une fabrique de matériaux de construction (cimenterie) a 420 ouvriers.

\*  
\*\*

Au total, en 1880, d'après le rapport du Préfet, il y avait 384 entreprises non artisanales (2) se répartissant 22.058 salariés. Actuellement, il y a 7.329 établissements industriels dont 1.101 ayant 6 ouvriers ou plus c'est-à-dire non artisanaux. « *Le département de l'Aisne industriel* » de 1950 en énumère 682. Ces entreprises totalisent 57.240 patrons et salariés (5.340 patrons et 51.900 salariés). Les entreprises du bâtiment et des travaux publics ne sont pas comprises dans cette statistique comme dans celle de 1880. Elles comptent 13.740 personnes. Il y a donc actuellement deux fois et demi plus d'ouvriers qu'en 1880.

Le chiffre de 57.240 représente 29 à 30 % du total de la population active qui était en 1954 de 192.860 environ, 11 à 12 % de la population totale qui était de 487.068 habitants. En 1880, cette population était de 556.891 habitants. Il est impossible de savoir exactement la population active à cette époque. Il devait certainement y avoir beaucoup moins de personnes âgées que maintenant, et plus d'enfants. Par ailleurs, les personnes travaillaient plus longtemps, très souvent jusqu'à leur mort. On ne peut donc faire sérieusement de rapport qu'entre le nombre total des ouvriers et le nombre total de la population. Il faut rappeler encore que la statistique préfectorale de 1880 ne semble indiquer que les ouvriers et laisser à peu près de côté les artisans, sauf ceux de la vannerie. Or ces artisans étaient alors nettement plus nombreux que maintenant. Après ces explications préliminaires, voici la proportion entre le nombre des ouvriers dans l'Aisne en 1880 et la population totale du département à cette époque : le nombre des ouvriers représentait 3 à 4 % de la population totale. Nous avons vu qu'actuellement le nombre des ouvriers représente 3 fois plus par rapport au total de la population.

---

(1) Archives Nationales, F<sup>14</sup> 8.843, dont le microfilm est conservé aux Archives de l'Aisne sous la cote I Mi 137.

(2) Les entreprises artisanales étaient innombrables à cette époque.

## BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

---

Archives Nationales à Paris, F 12 4479 b (Situation industrielle du département de l'Aisne, 1869-1886) ; le microfilm de cette liasse est conservé aux archives départementales de l'Aisne sous la cote 1 Mi 127 (B1-181).

Dans cette liasse ont été étudiés : 1°) le rapport du Préfet sur la situation industrielle dans le 2° trimestre de 1880. — 2°) Les rapports de la Chambre de Commerce pour le 3° trimestre de 1869 et le 3° trimestre de 1872.

« Conseil Général du département de l'Aisne », août 1869, pages 503-516.

« Rapport au Conseil Général de l'Aisne » par M. Séblin, préfet, août 1880, pages 34-38.

Claude Fohlen, *l'Industrie textile au temps du second Empire* (Paris, 1956).

Henri Sée, *Histoire économique de la France. Les temps modernes* (1789-1914), (Paris, 1951).

Henri Hauser, Jean Maurain, Pierre Benaerts, *Du libéralisme à l'impérialisme* (1860-1878) (Paris, 1939). Coll. Peuple et Civilisation, tome XVII.

*Le département de l'Aisne industriel, catalogue de ses activités productrices* édité par la Chambre de Commerce... (Saint-Quentin, 1950, 2° éd., 1951).

P. Dessolles, *Etude de l'économie de l'Aisne sur la base des données statistiques disponibles* (juin 1955) - Annexe au Bulletin n° 39 de la Chambre de Commerce de Saint-Quentin.

Institut national de la statistique..., *Recensement général de la population de mai 1954. Résultats du sondage au 1/20°... Département de l'Aisne* (Paris, 1955).

Quotidien parisien « Le Monde » du 24 décembre 1957.

Quelques renseignements statistiques ont été fournis par la Préfecture de l'Aisne.

G. DUMAS.

Directeur des Archives  
de l'Aisne.

### Erratum au Tome III :

Page 53, note 1. Lire : X1a 8308.